

# La nuit répand sur le village son ombre

La nuit répand sur le village  
Son ombre et sa tranquillité.  
L'âme inquiète du feuillage  
Soupire aux souffles de l'été.

En face du jour qui s'achève  
Des groupes sombres sont assis,  
Pleins d'un impénétrable rêve,  
Au fond des porches obscurcis.

Un chariot crie. Une fille  
Retire sous l'arche d'un pont  
Son seau clair où l'eau noire oscille.  
Des bœufs chargés d'herbe s'en vont.

Il sort une tiède buée  
De l'étable où les bêtes font  
Leur bruit de paille remuée.  
Une fumée au ciel se fond.

C'est l'heure grise des veillées.  
Le vent limpide emporte au loin,  
Hors des granges entrebâillées,  
L'enivrant arôme du foin,

Et ramène des hameaux proches  
Le grand bourdonnement d'amour  
Que lui jette l'essaim des cloches  
Par ses ruches de pierre à jour.

\*\*\*

Voici le champ des funérailles ;  
Il exhale d'amers parfums,  
Et le lierre sur ses murailles  
Recouvre les noms des défunts.

Au-dessus des tombes s'agitent  
Les coupoles de deux tilleuls  
C'est là que les colombes gâtent,  
C'est là que songent les aïeuls.

Enfant, je jouais sous ces dômes,  
A cette heure du jour tombant,  
Quand, posant leur front dans leurs paumes,  
Les vieillards rêvent sur leur banc,

Et que les vieilles femmes filent  
Sur les marches des escaliers,  
Devant le ciel où se profilent  
Les quenouilles des peupliers.

Alors la rumeur qui salue  
Le soleil près de son coucher,

Le bruit des chaînes de charrue,  
La corne rauque du porcher,

Le roucoulement des colombes  
Le vent dans le lierre des murs,  
Le vent dans les herbes des tombes,  
Le vent dans les tilleuls obscurs,

Toute chose plongeait mon être  
Dans un mystérieux émoi  
Où des ombres me semblaient naître  
Du champ des morts autour de moi.

\*\*\*

Ce soir, c'est ma jeunesse mûre  
A qui les arbres de l'enclos  
Versent leur indistinct murmure,  
Pareil au chant pensif des flots.

La vague harmonie en est vieille ;  
Mais aujourd'hui si sa douceur  
Caresse encore mon oreille,  
C'est en faisant gémir mon cœur ;

Car cette molle plainte ailée  
Qui s'élève les soirs d'été,  
Dans mon souvenir est mêlée  
A des moments de volupté.

Elle évoque une tendre femme  
Et la saison, ô jours enfuis,  
Où l'amour éclairait mon âme  
Comme un lys poussé dans un puits.

Elle évoque les heures saintes  
Où nos lèvres âcres de pleurs  
Avec âpreté se sont jointes  
Sous un tilleul chargé de fleurs.

Parmi la pénombre embaumée  
Le vent de la nuit soupirait,  
Et les feuilles, ma bien-aimée,  
Ébruitaient notre secret.

Vos mains, légères formes blanches,  
Se paraient des scintillements  
Que jetais à travers tes branches  
L'ardente étoile des amants.

Comme une eau vive dans une urne  
La voix du sang grondait en nous,  
Et notre désir taciturne  
Mêlait nos cœurs et nos genoux.

\*\*\*

Notre amour remplit la durée  
Qui, dans l'avenir incertain,  
A toute chose est mesurée

Par le nécessaire destin.

Puis ce fut la mort des feuillages,  
Le silence des fins d'été.  
La caravane des nuages  
Passa dans le ciel attristé.

Nous avons, un soir de septembre,  
Gravi par ses chemins pierreux  
La colline où frissonnait l'ambre  
Des frêles peupliers fiévreux.

Et là, tandis qu'à la vallée  
Le vent solennel des sommets  
Emportait la voix désolée  
Des jours qui meurent à jamais,

Nous avons déchiré notre être  
Et, jetant nos liens brisés,  
Sans nous regarder disparaître,  
Fui par les versants opposés.

\*\*\*

Depuis lors (et plus d'une année  
A retourné son sablier  
Dans mon âme, hélas condamnée  
A ne pas pouvoir oublier)

J'ai vécu dans cette retraite

Qui, douce aux destins accablés,  
Forme une île verte et secrète  
Où vient battre la mer des blés.

\*\*\*

Nouant ses écharpes bleuâtres  
Aux cols de leurs pauvres manteaux,  
La nuit descend avec les pâtres  
Les molles rampes des coteaux ;

Et l'humble plainte continue  
Des cimes rondes dans l'azur,  
Comme une chanson reconnue  
Gonfle mon cœur d'un mal obscur.

\*\*\*

« Ô faible enfant chez qui le rêve  
A corrompu la volonté,  
Que ce jour grave qui s'achève  
T'enseigne la virilité !

Regarde : sur leurs bancs de pierre,  
Paisibles et silencieux,  
Les dompteurs puissants de la terre  
Observent les signes des cieux.

Leur méditation embrasse  
L'océan des blés où demain

La faux acérée et vorace  
Ouvrira son large chemin.

Au sein des flots fauves ils voient  
Plonger les rames de métal,  
Et dans les chariots qui ploient  
S'amonceler l'or végétal.

Déjà les gerbes déliées  
Volent sous les fléaux brandis,  
Et les forces multipliées  
Font jaillir le grain des épis.

Puis un nuage obscurcit l'aire  
Les vanneurs sifflent du gosier,  
Et le ciel rit dans la poussière  
Des grandes coquilles d'osier.

Or dans les moulins où quatre ailes  
Capturent le vent souverain,  
Les meules de granit entre elles  
Moudront de frais ruisseaux de grain.

Et la farine douce et blanche  
Sera pétrie et mise au four,  
Pour être le pain du dimanche  
Et notre pain de chaque jour.

Et, dans les réduits lamentables,  
De son sain arôme le pain

Enivrera les mornes tables  
Où s'accoude en pleurant la Faim ;

Jusqu'aux temps où la race d'Eve  
Ayant épuisé son destin,  
Verra comme un horrible rêve  
Le soleil manquer au matin.

Mais si l'ordre de la nature  
Ne laisse en fleur qu'un bref moment  
Cette chair que la créature  
Nourrit de terrestre froment,

L'humble et pure manne sacrée  
Qui rayonne au front des autels,  
A son éternelle durée  
Associera les cœurs mortels.

\*\*\*

« Et c'est pourquoi, fils de la terre,  
Gens des labours et des moissons,  
Ô simple et forte race austère,  
Paysans ! nous vous bénissons,

L'été, lorsque le blé des plaines  
Chante, en roulant sous le ciel bleu  
La rumeur de ses ondes pleines,  
L'hymne saint de la vie à Dieu.



\*\*\*

Toi, mon enfant, sois homme ; laisse,  
Cette vaine plainte d'amour,  
Et féconde enfin sans faiblesse  
Ton âme rebelle au labour.

Pour l'ouvrir jusqu'au fond, appuie  
Le soc des fortes passions,  
Et que ta main verse la pluie  
D'un grain choisi dans les sillons.

Bientôt, comme de douces ailes,  
Tu sentiras frémir en toi  
Les moissons immatérielles  
De l'espérance et de la foi.

Et tu rentreras dans tes granges  
Ces beaux épis de ton été,  
Pour en faire le pain des anges  
Et le pain de l'humanité. »

\*\*\*

La voix grave se tait. Je goûte  
Ce large silence étoilé  
Où l'âme humblement se fond toute  
Quand la conscience a parlé.

Là-bas, sur la colline noire,

Le tendre Vesper tremble et luit ;  
C'est l'heure où le bétail vient boire  
Sous les saules baignés de nuit.

A chaque porte un groupe sombre,  
Confuse image du repos,  
Regarde s'écouler dans l'ombre  
Les formes vagues des troupeaux.

Sous J'un des chaumes que reflète  
L'eau prochaine de l'abreuvoir,  
Ma lampe rouge s'inquiète  
Des faibles haleines du soir ;

Et, sœur de la première étoile,  
Je vois palpiter sous l'auvent  
Une blanche coiffe de toile  
Dont les brides flottent au vent.

Charles Guérin (1873–1907)